

Il est émouvant de penser que près de cet autel élevé en l'honneur de Thomas par le soin de ses amis, s'étale encore de nos jours, dans la grande rose Nord, au milieu des arts libéraux cette philosophie, qui avec la chasuble sacerdotale sur les épaules, le sceptre royal et les livres saints à la main, symbolise la sagesse divine, cette sagesse qui fut recherchée avec tant d'ardeur par Gautier notre écolâtre et notre bâtisseur, et par Jean, qui évêque de Chartres, sera considéré comme le plus fin humaniste du XII^e siècle. Ces 2 maîtres ont professé avec force que par l'étude et la discipline intellectuelle, l'homme se réforme intérieurement et se prépare à recevoir ainsi la vraie Sagesse de Dieu — Verbe de Dieu et Christ — que nous pouvons encore admirer de nos jours au centre de notre verrière.

S. MARTINET.

L'invasion de Février-Avril 1814 dans le Laonnois

Puis M. Lecomte-Wallet parla de l'invasion de Février-Avril 1814 dans le Laonnois. Ce fut une époque affreuse. Jamais dans les plus mauvais temps de son histoire, ce pays n'endura autant d'événements qui se sont pressés, entassés, accumulés en un temps aussi court de deux mois à peine, si brusquement arrivés, si rapidement accomplis et si complets. Des troupes ennemis parcoururent le pays en tous sens, et y campèrent principalement en Mars 1814. C'étaient des Prussiens et des Russes. Les plus dangereux étaient les cosaques qui constituaient la cavalerie irrégulière russe. Mais si l'on pouvait leur décerner le premier prix pour les crimes qu'ils commettaient, le deuxième prix pouvait être donné sans difficulté aux Prussiens et aux Russes réguliers.

Comme les réquisitions et les impôts de guerre ne leur suffisaient pas, ces véritables sauvages se mirent à piller, à torturer les habitants pour les obliger à livrer leurs cachettes. Ils recherchaient beaucoup l'eau de vie dont ils étaient très avides. Par ailleurs, de nombreuses femmes et jeunes filles furent torturées et violées.

Pendant les combats, de nombreux villages furent détruits complètement comme Athies, Corbeny, Berry-au-Bac. Si la nécessité les poussait parfois à faire des destructions comme à Berry-au-Bac pour réparer le pont que les sapeurs du Maréchal de Marmont venaient de faire sauter, c'était presque toujours par plaisir qu'ils accomplissaient leurs forfaits. Ils ne recher-

chaient pas seulement le butin, ils voulaient faire la ruine, le deuil, la désolation. Il fallait que la désolation et la destructionachevât l'œuvre du pillage. Ils brisaient les portes et les fenêtres, les glaces, hachaient les boiseries, déchiraient les tentures, incendaient les granges, les meules, détruisaient les charrues, les vignes, les arbres fruitiers, brisaient les outils des artisans, jetaient au ruisseau les fioles et les bocaux des pharmaciens.

Les habitants complètement terrorisés fuyaient devant ces hordes et se réfugiaient soit dans les bois, soit dans les carrières ou creuttes particulièrement nombreuses dans le Laonnois et le Soissonnais.

Un des épisodes les plus curieux de cette terrible époque fut justement celui-ci : Dix mille villageois, huit mille animaux trouvèrent un refuge dans les carrières de Colligis, dont les immenses galeries totalisent une longueur de vingt kilomètres. Ces carrières sont creusées dans les collines qui séparent la vallée de l'Ailette et celle de l'Ardon. Elles forment un véritable labyrinthe de galeries très longues et très larges avec de nombreux carrefours. Les réfugiés y découvrirent des inscriptions datées de 1591 à 1594. Elles prouvaient qu'alors la carrière fut habitée pendant trois années entières, à l'époque des terribles guerres de la Ligue et au moment où Henri IV vint faire le siège de Laon.

En plus de leurs bestiaux, les villageois avaient apporté ce qu'ils avaient de plus précieux. Chaque village se vit attribuer une portion du souterrain. Les noms de vingt-deux communes furent marquées au charbon sur les parois de la roche ; si bien que l'on pouvait sans crainte de se tromper retrouver les membres de sa famille dans la portion attribuée.

Les maladies, le manque d'air firent quelques ravages chez les enfants surtout. Les cosaques ne se hasardèrent pas dans ce dédale de galeries remplies de profondes ténèbres. Ils essayèrent une fois d'enfumer la carrière, mais l'immensité du souterrain déjoua cette tentative. On vécut ainsi 35 jours dans ces ténèbres au milieu de transes continues.

Tous ces vols, ces brutalités, tous ces crimes, toutes ces horreurs avaient fini par exaspérer la population si cruellement désabusée sur les belles promesses des proclamations. Les paysans s'écriaient qu'il étaient prêts à poursuivre les ennemis comme des bêtes féroces. Et ce n'étaient pas de vaines menaces. La spoliation et le brigandage effrénés dont les alliés se rendaient coupables peuvent seuls expliquer les terribles vengeances des paysans auxquels M. Lecomte-Wallet nous fait assister. Ce sont les massacres de Paissy où après la bataille de Craonne, des blessés russes furent brûlés sous la paille enflammée et enterrés vivants, aux gestes de supplication des Cosaques étendus sur le sol, faisant de leur seule main libre des croix avec de la paille pour apitoyer leurs bourreaux, au terrible spectacle de la terre qui se fendait sous les convulsions de ces mal-

heureux qui furent enterrés vivants, aux massacres de Crandelain, etc...

Le conférencier aborde ensuite la pénible épreuve de la ruine. C'est le cours de la Bourse qui s'effondre curieusement à l'annonce de la victoire de Craonne. Il n'y aura pas de dommages de guerre. L'Aisne n'aura pas droit aux réparations parce que n'appartenant pas en entier à aucune des « ci-devant provinces » désignées par le décret, qui assure des secours à la Champagne, à la Lorraine et à l'Alsace. On assiste aux rigoureuses exigences des percepteurs. Partout on réclame, partout on se plaint. Les habitants de la Ville-aux-Bois menacent d'émigrer dans d'autres contrées. D'autres répondent par une autorisation de mendier. Un arrêté du préfet est pris pour établir les pertes. Il n'y aura rien à espérer du ministre des Finances, qui éprouve « l'amer regret de se trouver dans l'impossibilité absolue d'accorder à cette misère le soulagement qu'elle était en droit d'attendre ».

Le Conseil d'État par arrêté, détermine pourtant le mode de compensation des paiements des contributions. Deux exemples seulement pour juger de son efficacité. Athies qui a perdu plus de 60.000 francs (valeur 1814) fut compensé par une remise de 930 francs. Festieux qui a horriblement souffert et qui a perdu 340.000 francs ne reçut que 1.552 francs. Or tout ce malheur est si bien oublié, que ces détails, ces faits, ces tragédies sont curieusement ignorés. Ils sont absolument inconnus sur la place même où ils se sont accomplis.

Et cette belle région, qui vit passer sur son sol deux des plus grands capitaines que le monde ait connus, en commençant par César, était loin de se douter que son plateau de Craonne, qui paya si chèrement l'honneur d'avoir pour toujours attaché son nom à la dernière victoire des Français sous l'Empire, verrait à nouveau sur son même sol, exactement sur les mêmes lieux, juste un siècle plus tard, des soldats d'une autre époque venir eux aussi arroser de leur sang cette terre déjà sacrée, en ajoutant un fleuron de plus à sa couronne.

Victor LECOMTE-WALLET.
